

Des lieux de culte Des prêtres d'autrefois dans la région d'Avry-sur-Matran



Jean-Marie Barras

2011 - 2012

Table des matières

La chapelle de Saint Garin, à Autigny	3
Particularités	3
Corserey : à l'aube de la paroisse.....	4
Les bourgeois de Corserey apportent leur tribut.....	5
L'abbé Michel Bochud, dernier chapelain de Corserey	5
Hommage à Louis Chatagny	6
L'église d'Onnens célèbre son centenaire.....	7
Au temps de sa construction.....	7
Les années 1900 : c'était un autre âge !	7
L'ultramontanisme : un attachement sans faille au Pape	8
Chénens et ses prêtres réputés (I).....	10
Mgr Maxime Guisolan, 1735-1814.....	10
Pierre-Maurice Guisolan (1722-1792).....	11
L'abbé François Porchel, 1843-1908	11
Curé de Sâles (Gruyère) de 1873 à 1888.....	12
Après 1888	12
Chénens et ses prêtres réputés (II)	13
Victor Raemy, 1872-1953	13
François Porchel, 1896-1879	14
Prestigieux artistes à l'église de Cottens.....	15
La chapelle de Pellevoisin à Lentigny.....	18
Pourquoi ce nom de Pellevoisin ?	18
Le succès de Pellevoisin, lieu de prière et de pèlerinages.....	18
Revenons à Lentigny !	19
Le Collège de Matran et les Rédemptoristes	20
L'arrivée des Rédemptoristes	20
La chapelle du collège	21
Changements de destination	22
Un souhait	22
A Ponthaux et à Nierlet-les-Bois.....	22
La chapelle de Nierlet	24
L'église de Neyruz et son mobilier liturgique.....	25
Histoire mouvementée d'une modernisation.....	26
Opinions sur la modernisation du mobilier liturgique	27
Le nouveau mobilier de Neyruz.....	27

La chapelle de Saint Garin, à Autigny

La chapelle de saint Garin, à Autigny a été construite en 1749. Garin, un Lorrain du XIII^e siècle devenu moine, a fondé un monastère dans la vallée d'Aulps, en Savoie. Il devint par la suite évêque de Sion. Ses talents de guérisseur d'animaux lui ont valu d'en devenir le protecteur très populaire. A part à Autigny, on l'implore ou on l'a imploré dans de nombreuses chapelles, notamment à Charmey, Echarlens, Cordast, Rossens (démolie en 1914), La Neirigue, Ueberstorf. Il a - ou il avait - son autel dans diverses églises, à Cormondes, à Orsonnens, à Planfayon... Yoki lui a consacré un fort beau vitrail à Léchelles et sa statue est vénérée à l'église saint Pierre à Treyvaux. Ajoutons que saint Roch, décédé un millénaire plus tard, est lui aussi imploré lorsque des animaux sont malades. Les reliques de saint Garin sont conservées en l'église paroissiale de Saint-Jean d'Aulps. Le monastère créé par Garin et ses compagnons en cet endroit est aujourd'hui en ruines.

Particularités

Ce petit sanctuaire présente diverses caractéristiques intéressantes. Un cheval au lieu d'un coq



sur le clocher, n'est-ce pas surprenant ? Ce cheval, œuvre de Julien Mauroux, un artisan d'Autigny, date de 1973 et rappelle le charisme de saint Garin. Ivan Andrey, historien de l'art, qualifie la statue du saint – contemporaine de la construction de la chapelle – de sculpture en bois de très bonne facture. Une restauration lui rendrait sa valeur première, remarque Ivan Andrey. L'ex-voto, décrit par

l'historien comme une huile extrêmement intéressante, aurait été peinte au début du XIX^e siècle. On peut s'étonner que les remerciements pour la guérison des chevaux s'adressent au Christ, et non à saint Garin. Quant au grand crucifix, nous n'avons pas trouvé d'explication. Il date probablement du début du XIX^e siècle.



Les tableaux du Sacré-Cœur accrochés dans la chapelle sont devenus communs dans nos églises, chapelles, écoles et maisons dès la fin du XIX^e siècle, de même que des statues vouées au même culte. Pourquoi ? Le 30 juin 1889, la ville et le canton de Fribourg ont été voués au Sacré-Cœur par les autorités cantonales. C'était la deuxième région du monde à se consacrer à ce culte, seize ans après... l'Equateur. En 1899, Léon XIII mettait solennellement tout le genre humain sous la protection du Sacré-Cœur. L'historien René Rémond a montré comment, au XIX^e siècle, cette dévotion s'est chargée d'une connotation hostile à la modernité, au point de devenir le signe de ralliement de tous les nostalgiques de l'Ancien Régime.

Ce qui retient le plus l'attention dans la petite chapelle d'Autigny, c'est le reliquaire en bois de très belle qualité, de style Louis XVI (fin du XVIII^e début du XIX^e siècle). A y regarder de près, on constate qu'il a un rapport direct avec la paroisse d'Autigny dont le patron est saint Maurice. Il contient en effet des reliques des martyrs de la légion thébaine (ou thébéenne), qui eut lieu entre 285 et 306 à Agaune (Saint-Maurice). Les légionnaires martyrisés, dont l'un des chefs était Maurice, auraient refusé de prendre part à des persécutions de chrétiens ainsi qu'à



des pratiques païennes. Quant aux noms des saints figurant dans le reliquaire – Sévère, Candide, Victor et Prosper – il peut s’agir de martyrs de la légion thébaine. Celle-ci comptait six mille hommes, et d’autres nombreux saints ont porté ces noms au cours des âges. Il est permis de se poser des questions sur l’historicité de ces reliques sans être qualifiés de renégats.

Les nombreux jacquaires – pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle – qui logent chez leur hôtesse Marie-Rose

Schneider-Bovet – ne manquent pas de suivre ses conseils et de s’arrêter à la chapelle de Saint Garin, toute proche. Une raison de plus de faire en sorte que ce sanctuaire soit accueillant et présentable !



L'ex-voto de la chapelle de Saint Garin

Corserey : à l’aube de la paroisse

Le territoire de la paroisse de Prez-vers-Noréaz, à la fin du XIX^e siècle, s’est sensiblement amenuisé. En 1879, Ponthaux et Nierlet formaient une nouvelle paroisse. En 1900, Corserey devenait à son tour une communauté autonome. Non sans difficultés !

Les bourgeois de Corserey apportent leur tribut

Avant d'avoir un curé, Corserey bénéficiait de la présence d'un chapelain. Celui-ci, soumis au curé de Prez, disposait d'une chapelle du XV^e siècle vétuste et insuffisante. La fin du siècle fut agitée. Corserey souhaitait construire une église et revendiquait son autonomie. Une pétition rencontra un large succès. Mais Prez rechignait pour diverses raisons, notamment financières. Les bourgeois de Corserey avaient de la suite dans les idées. Ils renoncèrent à leurs droits sur les coupes de bois afin de constituer peu à peu les fonds nécessaires à la construction de la nouvelle église. Ainsi, en 1895, le capital s'élevait à 16 000 fr. Le travail pouvait commencer. Des équipes furent désignées pour collaborer au chantier. Dans le choix d'un architecte, le nom d'Adolphe Fraisse - l'un des plus considérés du canton de Fribourg - s'est imposé. Il avait, dans les années précédentes, signé les plans des églises d'Attalens, Rossens, Châtonnaye, La Tour-de-Trême, Châtel-St-Denis, Broc, Albeuve, Bonnefontaine. Les églises de Montbovon et Corserey sont contemporaines. A Broc et à La Tour de Trême, Fraisse a collaboré avec l'abbé Alexandre Menoud, le curé architecte décédé à Mannens en 1876 à l'âge de 46 ans. En outre, Fraisse - qui fut architecte cantonal - a planifié des quartiers de Fribourg de façon exemplaire. Il est aussi l'architecte de l'ancienne gare de Fribourg. Celle-ci, inaugurée en 1872, classée monument historique, est devenue aujourd'hui un centre culturel. Adolphe Fraisse est décédé en 1900, alors que l'église de Corserey s'ouvrait au culte.

L'abbé Michel Bochud, dernier chapelain de Corserey

Photo des prêtres ressortissants de la paroisse d'Attalens, prise le 15 août 1916, l'abbé Michel Bochud, de Bossonnens - dernier chapelain de Corserey de 1896 à 1900 - est debout au second rang, le sixième depuis la gauche, à côté du conseiller d'Etat Emile Savoy. L'évêque est Mgr Placide Colliard, natif d'Attalens, évêque du diocèse de 1915 à 1920.

Tout semblait aller « sur des roulettes » quant à la construction. Mais, à lire la correspondance



échangée entre le chapelain Michel Bochud et l'évêché, la mésentente entre le prêtre et la population allait crescendo. Les intentions du chapelain sur la séparation Prez-Corserey étaient jugées de façon tendancieuse, tant à Prez qu'à Corserey. L'abbé Bochud écrit à l'évêque Mgr Joseph Déruaz : *Mon ministère à Corserey est absolument stérile.*

Une cause de la tension chapelain-fidèles est aussi à

placer dans le contexte de la fin du XIX^e siècle. Cette période a été marquée par une lutte sans merci livrée par l'Eglise contre l'alcoolisme et la danse. Les curés Etienne Descloux, de Matran, et Dominique Thierrin, de Promasens - ardents défenseurs de la morale - y allèrent de leur plume corrosive pour flétrir ces fléaux !

Dans *L'épidémie des cabarets*, fascicule publié en 1883, le curé Dominique Thierrin dénonce l'alcoolisme comme source de toutes les misères... Et la danse, qui génère aussi l'immoralité, est stigmatisée. L'abbé Michel Bochud a été à bonne école : durant deux ans, il a exercé son ministère en qualité de vicaire du curé Dominique Thierrin à Promasens. A Corserey, il se montre son fidèle disciple. Mais la jeunesse de Corserey ne tient pas compte des menaces de l'enfer sur terre et dans l'au-delà réservé aux adeptes de l'alcool et de la danse. La jeunesse valse pendant les Quarante-Heures, ces trois journées qui précèdent le Carême, avec exposition continuelle du Saint Sacrement pendant 40 heures.

Extrait d'une lettre de l'abbé Bochud envoyée à l'évêché le 1^{er} mars 1900 :

De mon côté, j'ai exprimé mes raisons assez clairement, Dimanche dernier, pour éviter les fameuses malentendus. On a dans malgré tout et les jeunes gens ont été recrutés un peu partout, surtout du côté de Chénens et de Gibloux, dans des paroisses où l'on faisait également les Quarante-Heures. Croyant être obéis, et ne soupçonnant pas une sortie de ce côté, je n'ai pu avertir les curés intéressés.

Le procédé, Monseigneur, est pour moi tout au moins immoral, c'est une incitation à la débauche. Je laisse à Votre Grandeur le soin de le qualifier. Je dois vous dire que cette dernière désobéissance voulue et favorisée par l'autorité communale, m'a complètement démonté.

L'abbé Michel Bochud a exercé son dernier ministère à Torny-le-Grand. C'était au temps de la grippe de 1918. Malgré une santé déficiente, il se dévoua sans compter pour les malades de sa paroisse. Il contribua à la création d'un lazaret. Il fut emporté par la grippe le 18 novembre 1918. Il avait 53 ans.



Hommage à Louis Chatagny

Même égratignée par le chapelain, l'autorité communale s'est montrée à la hauteur dans les démarches relatives à la création d'une nouvelle paroisse et à la construction d'une église. Un nom mérite d'être cité. C'est celui de Louis Chatagny, du Moulin, syndic dès 1881 alors qu'il n'avait que 24 ans. Il a conservé cette fonction durant une quarantaine d'années. Et, de 1891 à son décès survenu le 26 juin 1931, il fut député au Grand Conseil. Sa nécrologie, dans les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* de 1932, relève qu'il contribua pour une grande part à la constitution de la paroisse et à la construction de l'église de Corserey.

Sources :

- Archives de l'Etat, fonds Thürler ;
- *Nouvelles Etrennes fribourgeoises 1932* ;
- Dossier Corserey aux archives de l'évêché ;
- Dictionnaire historique de la Suisse.

L'église d'Onnens célèbre son centenaire

Au temps de sa construction

Si l'église d'Onnens affiche à l'extérieur quelques légères marques imputables à son âge, l'intérieur a retrouvé ses caractéristiques originelles voulues par l'architecte Robert Spielmann (1877-1931). L'historien d'art Aloys Lauper écrit que Spielmann fut un très bon architecte. Outre Onnens, il a établi les plans des églises de Grolley et de Villarlod. On lui doit également les écoles du Bourg à Fribourg, de Cournillens et de Cressier, ainsi que diverses villas, notamment la Villa Morandi dans le quartier de Gambach à Fribourg.

Une restauration minutieuse, conduite par des autorités et des experts compétents, a redonné au sanctuaire son atmosphère d'antan. Quelques ajouts ont été apportés au cours des ans : en 1937, les anges de la voûte du chœur dus au talent de Paul Landry, des fonts baptismaux qui - hélas ! - ont remplacé ceux en provenance de l'ancienne église, un orgue neuf d'excellente facture.



L'édifice et ses caractéristiques ayant été présentées sur cinq pages dans mon livre *Onnens, chroniques et souvenirs*, il est inutile d'y revenir. Examinons plutôt le contexte historique de cette construction



Les années 1900 : c'était un autre âge !

Comment se présentait la paroisse d'Onnens en ce début du XX^e siècle ? Un mot sur l'église. L'état précaire et l'exiguïté de l'ancien sanctuaire militaient en faveur d'une nouvelle construction, d'autant plus que le clocher avait été incendié par la foudre en juillet 1902

En ce temps-là, les conditions de vie sont des plus sommaires, à Onnens comme ailleurs : pas d'eau courante, un minimum d'hygiène, l'électricité qui en est à ses débuts, aucun véhicule à

moteur, pas de frigos ni de congélateurs, une vie en quasi-autarcie, des familles nombreuses... Le paupérisme sévit et l'assistance est l'une des charges principales des communes. Les habitants ne se posent pas trop de questions : la résignation, le fatalisme et la soumission l'emportent sur l'indignation. Néanmoins, la population n'est pas blasée. Les moindres circonstances agréables suffisent à la réjouir.

En 1913, année de la consécration de l'église, Onnens compte 233 habitants, Lovens 195 et Corjolens 81. La population est essentiellement agricole avec 65 exploitations dans la paroisse (13 en 2011 !). A côté des paysans, on rencontre - à part le curé, le régent et la Sœur enseignante - les artisans et commerçants indispensables à la vie de la paroisse : boulanger, épiciers, cordonnier, maréchal, laitiers, menuisiers, charpentier, buraliste postal, aubergiste, tailleuse. Le Livre d'adresses Fribourg 1913, qui nous donne ces renseignements avec tous les noms et prénoms, ajoute que, à la Maison Rouge, il y a un meunier et un distillateur. Personne, dans la paroisse, ne gagne son pain à l'extérieur !

L'ultramontanisme : un attachement sans faille au Pape

Pourquoi, dès le milieu du XIX^e siècle, nos régions ont-elles été marquées par un fort courant religieux ? Parmi les causes, on peut citer les vives réactions des conservateurs catholiques fribourgeois contre le Régime radical qui a duré de 1848 à 1856. Le terrain était favorable pour souscrire sans discussion aux décisions romaines : proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854, Syllabus du pape Pie IX qui énumère en 1864 les 80 «erreurs» de l'époque - dont le libéralisme et le socialisme -, proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale lors du concile Vatican I de 1870. La consécration du canton de Fribourg au Sacré-Cœur, le 30 juin 1889, couronne ces élans de fervente obéissance. Précision : quelques années plus tôt, en 1881, la droite conservatrice ultramontaine s'impose dans le canton de Fribourg. C'est la naissance de la République chrétienne, système politico-religieux dominé par Georges Python, conseiller d'Etat pendant 41 ans, de 1886 à sa mort en 1927.

Cette sujétion à la religion se traduit dans le canton de Fribourg de diverses façons : construction d'une centaine d'églises entre 1848 et 1915, emprise autoritaire du clergé dont la pression morale se réfère surtout à un Dieu qui punit, multitude de cérémonies religieuses, catéchisme et bible dans le programme quotidien de l'école primaire, catéchisme hebdomadaire du curé pour tous les écoliers, répression farouche de la danse et de l'alcoolisme, sexualité hors mariage considérée comme une ignominie...

Ce jugement récent du prêtre et théologien José Comblin aurait pu être écrit il y a cent ans : Le catholicisme institutionnel ressemble à un château médiéval, encerclé de toutes parts,



au sein duquel règnent la peur et la suspicion. Nous sommes très loin de l'esprit de l'Evangile qui nous pousse au large. Comment ? En diffusant la joie, la solidarité, la tolérance, les égards envers le prochain.

La construction de la nouvelle église

Voilà donc le contexte de la décision prise en juillet 1910. Et tout n'a pas marché selon les vœux du curé ! Le syndic d'Onnens Isidore Chatagny (photo ci-contre) a osé élever la voix et mettre du sable dans les rouages. Il a estimé que la nouvelle église, souhaitée modeste dans

son architecture, devrait occuper l'emplacement de l'ancienne. Il cite en exemple la simplicité de l'église de Corserey. Il n'est pas écouté. Même s'il a été écarté de la Commission de bâtisse, il est parvenu à faire réduire le volume du nouvel édifice. Navré, outré, le curé s'est dit persuadé que les générations futures trouveraient l'église trop petite...

Sources :

- Chronique manuscrite de la construction de l'église d'Onnens, par le curé Célestin Corboud ;
- Correspondance avec Aloys Lauper, historien d'art ;
- *Livre d'adresses* de Fribourg 1913 ;
- Divers volumes de l'histoire du canton de Fribourg ;
- Lithographie Robert de l'ancienne église, d'après un tableau de Léon Genoud qui se trouve à la cure



La Commission de bâtisse de l'église d'Onnens : l'abbé Célestin Corboud, curé d'Onnens de 1883 à 1919 ; Charles de Weck, ancien conseiller d'Etat, propriétaire foncier à Onnens, très influent dans la Commission de bâtisse; Pierre Barbey, député et ancien syndic, Onnens ; Jean Codourey, président de paroisse, Lovens ; Alfred Yerly, syndic de Lovens ; Joseph Yerly, Lovens ; Vital Moullet, charpentier à Lovens ; Louis Berger, Onnens ; Népomucène Dorand, dit du château, Corjolens ; Joseph Dorand, Corjolens ; Joseph Mettraux, fils d'Ulrich, Onnens ; Pierre Andrey, régent. Un membre de la Commission - Pierre Barbey probablement - est absent de la photo. Trois membres de la Commission n'ont pas pu être identifiés.

Chénens et ses prêtres réputés (I)

Nous avons retenu cinq noms : Mgr Maxime Guisolan (1735-1814), le chanoine Pierre-Maurice Guisolan (1722-1792), le curé puis chapelain François Porchel I (1843-1908), le chanoine Victor Raemy (1872-1953), le curé-doyen François Porchel II (1896-1979).

Ces prêtres sont nés à Chénens entre 1722 et 1896. La localité comptait à leur naissance une moyenne qui avoisinait les 250 habitants. Un petit village, mais des ressortissants ecclésiastiques dont les noms méritent de sortir de l'oubli.



Tout à gauche, la laiterie. A gauche de la chapelle, l'ancienne école des garçons. L'école des filles se situe à l'arrière de la chapelle ; on n'en aperçoit que le toit. A droite de la chapelle, la chapellenie.

Mgr Maxime Guisolan, 1735-1814

Jean-Joseph Guisolan, en religion le Père Maxime, est le premier évêque qui n'appartint pas à une famille aristocratique. Il fut à la tête du diocèse de 1804 à 1814. Né à Chénens le 16 mars 1735, il est le fils de Jacques et Anne Guisolan. Après ses études au collège des Jésuites de Fribourg (collège devenu Saint-Michel), il entre dans l'Ordre des capucins en 1753. Prêtre en 1758, il poursuit sa formation à Rome. Gardien du couvent de Fribourg à plusieurs reprises, provincial des capucins, il appartient aussi au Définitoire (direction générale) des capucins à Rome.

En 1803, un successeur à Mgr Jean-Baptiste d'Odet doit être désigné. Le candidat des progressistes - patriciens libéraux - est le Père Grégoire Girard, cordelier jugé trop « libéral » par une certaine droite rigide. (Le cordelier est devenu par la suite un pédagogue de tout premier plan, reconnu dans l'Europe entière et même au-delà.) En cette année 1803 où l'Acte de Médiation supprime la République helvétique, Louis d'Affry est désigné en qualité de premier landamann de la Suisse. Il revêt en plus la charge d'avoyer de Fribourg. Une personnalité de premier plan dont les avis ne sauraient être discutés. Diplomate, il souhaite que le nouvel évêque ne suscite pas trop de polémiques. Il propose son confesseur, le capucin Maxime Guisolan. Un capucin, et en plus roturier ! D'aucuns parlent de lui en l'affublant de l'expression de « ténébreux capucin ». Pas ténébreux du tout !

Il eut vite fait de prouver qu'il n'avait rien de falot, dès son sacre célébré le 21 mai 1804. Quelques-unes de ses initiatives qui ont marqué son épiscopat : réouverture du séminaire, reprise des retraites sacerdotales, acquisition de la maison de Montenach à la rue de Lausanne, qui est encore aujourd'hui la résidence de l'évêque, suppression du Conseil de l'éducation pour donner davantage de poids au clergé dans le domaine de l'Instruction, élaboration de nouvelles constitutions diocésaines qui sont un abrégé de théologie et de droit canon... Tout

cela dans un esprit d'indéfectible fidélité à Rome. Mgr Maxime Guisolan est décédé à Fribourg le 9 décembre 1814.

Et d'abord , N. T. C. F. , Nous ne pouvons vous dissimuler la douleur que nous éprouvons en voyant les suites funestes qu'entraîne la fréquentation des cabarets, sur-tout dans les endroits où les personnes du sexe ne rougissent pas d'y paroître, et où les sages loix de police sont si souvent impunément violées. N'est-ce pas dans ces repaires de la débauche que se forme cette habitude criminelle qui abrutit l'homme, empoisonne et abrège ses jours, et en fait un spectacle de scandale et d'horreur? N'est-ce pas là où les solemnités saintes sont le plus indignement profanées, où se préconisent les maximes du libertinage et de l'impiété, où prennent leur source les dissensions domestiques, les querelles et les procès.

Extrait d'un mandement (instructions épiscopales) de Mgr Guisolan. Il s'adresse à N.T.C.F. : nos très chers frères. L'Eglise a mené pendant plus de cent ans un combat incessant contre les cabarets, l'alcoolisme, la danse, les soirées. Un siècle après Mgr Guisolan, les curés Descloux à Matran et Thierrin à Promasens publiaient à ce sujet des textes incendiaires !

Comme en témoigne l'extrait du mandement reproduit ci-dessus, Mgr Guisolan a donné le ton pour la lutte contre l'alcoolisme !

Pierre-Maurice Guisolan (1722-1792)

Le frère de Mgr Guisolan, Pierre-Maurice, était chanoine du Grand-Saint-Bernard. Il est né à Chénens en 1721 ou 1722. La cérémonie de sa profession solennelle a eu lieu en 1744, une année avant son ordination sacerdotale. Clavendier - détenteur des clés et économiste - il se dévoua aussi comme quêteur, pour le Valais, puis pour Fribourg. Dès 1752, il est économiste général, soit administrateur de sa congrégation. De 1759 à son décès survenu le 26 février 1792, il est prieur de Martigny. Religieux irréprochable, travailleur, il a laissé un coutumier de l'église de Martigny, des annotations sur les biens, les droits, les usages et les charges du prieur.

L'abbé François Porchel, 1843-1908

Une personnalité haute en couleur que celle de François Porchel, né à Chénens en 1843. On peut associer son nom à celui de Mgr Etienne Marilley, qui fut évêque du diocèse de 1846 à 1879, année où il démissionna. Jusqu'à son décès en 1889, l'évêque a pu compter sur l'attachement de François Porchel, qui partageait sa vision de l'Eglise et de la politique. Tous deux étaient proches du Bien-Public, mouvement qui regroupait des modérés, distants des intrigues ultramontaines (proromaines) menées autant par la droite gouvernementale que par de nombreux membres du clergé. L'abbé Porchel, en 1879, écrit une brochure intitulée *La hiérarchie catholique*, qui défendait Mgr Marilley. Pourtant doctrinalement irréprochable, le texte qui s'en prend aux excès ultramontains soulève un vrai tollé dans le diocèse. L'intransigeance aura le dessus et le Bien-Public modéré disparaîtra en 1888.

Curé de Sâles (Gruyère) de 1873 à 1888

Quand l'abbé Porchel rédige *La hiérarchie catholique*, il est curé de Sâles depuis 1873. Il occupera ce poste jusqu'en 1888. Quinze années pleines de turbulences, dues à son caractère bien trempé et extraverti ! Patrice Borcard, dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'abbé Bovet, décrit les tensions entre l'abbé Porchel et le régent Pierre Bovet, père du musicien. Un régent compétent, intelligent, mais au comportement parfois peu compatible avec la morale de l'époque. Un exemple de l'impulsivité du curé Porchel cité par Patrice Borcard : en janvier 1881, lors d'une leçon de catéchisme, Pierre Bovet est mis à la porte de sa classe. L'abbé Porchel, lui intimant l'ordre de sortir, lui aurait lancé : « Vous feriez bien de donner l'exemple de l'obéissance », avant de le «prendre violemment par le bras et de le pousser hors de la salle à l'aide de la main, du genou et du pied ! » L'année suivante, alors que le curé Porchel dépose plainte contre des paroissiens, cent quarante d'entre eux réclament son départ... La situation s'envenime, pour atteindre son paroxysme en 1888. L'abbé Porchel est emprisonné du 9 au 15 janvier, aux Augustins, à Fribourg. Une série de procès, de tensions avec ses paroissiens et une condamnation pénale (injustifiée) trouvent ainsi une issue. Une incarcération nullement imputable au ministère du curé Porchel, mais à des tensions claniques. Durant sa détention, l'abbé fait le récit de chacune des journées passées aux Augustins, dans un opuscule intitulé *Journal d'un prisonnier*. Il y explique les difficultés rencontrées à Sâles, l'attitude de ses ennemis : des « libertards » qui se servent de la religion pour nourrir leurs ambitions. (Libertard vient du nom du journal *La Liberté*, organe - à l'époque - de la droite intransigeante.)

Après 1888

Ayant dû quitter Sâles, l'abbé Porchel se retrouva auxiliaire à Treyvaux. En 1894, il est nommé chapelain à Villars-les-Joncs et, en 1900, à Bourguillon. Il y restera jusqu'à son décès. Durant ces années plus calmes, il a collaboré à la rédaction du très important Dictionnaire historique et statistique des paroisses catholiques du canton de Fribourg, en douze volumes, dont l'auteur principal est le Père Apollinaire Dellion. L'abbé François Porchel est décédé le 2 avril 1908.

Sources :

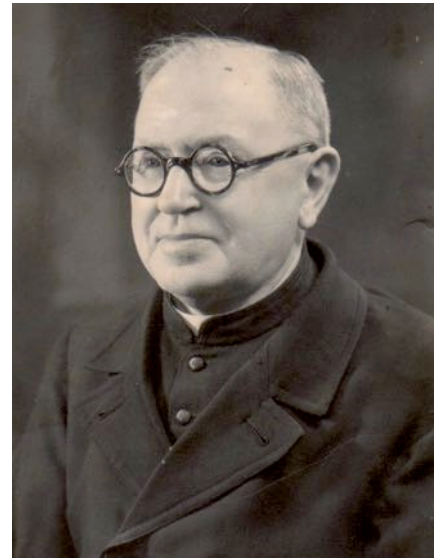
- archives de l'évêché ;
- DHS, sur internet;
- abbé Charles de Raemy, *Histoire abrégée des évêques de Lausanne*, Impr. Hodel 1915 ;
- Alexandre Daguët, *L'élection des évêques de Lausanne*, Musée neuchâtelois, 1888 ;
- Revue *Helvetia sacra* ;
- correspondance avec le chanoine du Grand-Saint-Bernard J.P. Voutaz, archiviste;
- Patrice Borcard, Joseph Bovet, *Itinéraire d'un abbé chantant*, Ed. La Sarine 1993 ;
- Francis Python, *Mgr Etienne Marilley et son clergé à Fribourg au temps du Sonderbund*, Ed. universitaires, Fribourg, 1987;
- PV du Conseil paroissial de Matran ;
- *La Semaine catholique* et *La Liberté* lors des décès des abbés Porchel et Raemy ;
- François Porchel, *Journal d'un prisonnier*, prison centrale des Augustins, Fribourg/Suisse, janvier 1888

Chénens et ses prêtres réputés (II)

Deux autres prêtres de Chénens retiennent l'attention : le chanoine Victor Raemy et le curé-doyen François Porchel, deuxième du nom.

Victor Raemy, 1872-1953

Né à Chénens, Victor Raemy est le fils de Claude Joseph, agriculteur qui fut syndic de Chénens, et de Madeleine, née Sugnaux. Cadet d'une famille de huit enfants, intellectuellement doué, pieux, sa voie est toute tracée : il sera prêtre. Son parcours - jusqu'à sa Première messe célébrée à Autigny le 29 juillet 1900 - est le cursus classique des futurs prêtres séculiers fribourgeois durant des décennies : pensionnat Saint-Charles à Romont, puis Collège Saint-Michel et enfin Séminaire diocésain. Le ministère de l'abbé Raemy débute en 1900 dans la vaste paroisse de Notre-Dame à Lausanne. Il se poursuit à Morlon dès 1903. En 1944, l'abbé Raemy est promu chanoine honoraire de la cathédrale de Fribourg. Sa santé le contraindra à la retraite en 1949.



A Morlon, le curé Raemy a exercé consciencieusement son ministère durant 46 ans. Il s'est attaché autant aux questions spirituelles, pastorales, scolaires ou artistiques que matérielles. Il a - entre autres préoccupations - contribué à la fondation d'un hospice régional. Il longuement travaillé de ses propres mains à la restauration du superbe maître-autel baroque que l'on peut admirer aujourd'hui à l'église de Morlon dans ses remarquables atours d'origine, rétablis récemment par des spécialistes.



Mais, le nom du chanoine Victor Raemy restera indéfectiblement lié à celui des Caisses Raiffeisen. Il s'est montré l'inlassable animateur de ces institutions de crédit mutuel. Par ses écrits et ses conférences, il a contribué à la fondation de trente-quatre banques Raiffeisen dans notre canton ! Il a dirigé jusqu'en 1943 la Fédération des caisses Raiffeisen de Fribourg-romand dont il avait été l'initiateur en 1917. Il fut lui-même le fondateur

de la Raiffeisen de Morlon, puis son caissier durant trente ans.

On peut s'étonner du fait que l'abbé Raemy, comme bon nombre de ses confrères, ait été « banquier » dans sa paroisse. Reportons-nous à la fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e. Parmi les principales missions de l'Eglise dans nos régions, il y avait la lutte incessante contre l'alcoolisme et les occasions de débauche - ou considérées comme telles - et

de vraies croisades pour exalter l'économie. Et on était bien vus du curé lorsqu'on mettait de côté à la Raiffeisen ! Quitte à se serrer la ceinture car l'argent était bien rare dans de nombreux foyers.

François Porchel, 1896-1879

Le cinquième prêtre natif de Chénens dont nous rappelons la mémoire est François Porchel, curé de Matran pendant 45 ans, de 1925 à 1970. Il est le neveu du curé Victor Raemy. Son homonyme le curé François Porchel, de Sâles, était son grand-oncle. Après un premier ministère à Montreux de 1920 à 1922, Mgr Besson le nomme curé de Nuvilly. En 1925, il est appelé à Matran.

Jean Monney, ancien inspecteur scolaire et professeur à l'Ecole normale nous a apporté un témoignage rare. Le 6 juillet 2011, il a évoqué des souvenirs ancrés dans sa mémoire que l'âge n'avait pas altérés. Il a passé son enfance et sa jeunesse à Rosé. Il se souvient bien de la défaillance du curé-doyen de Matran Etienne Descloux durant son sermon en la fête du Rosaire, le 5 octobre 1925. Ce grave malaise allait l'emporter la nuit suivante, après 38 années passées à Matran. Jean Monney évoque avec émotion l'arrivée en fin d'année 1925 du jeune curé François Porchel. Un curé exigeant, attentif aux moindres désordres, mais enthousiaste, à la parole aisée et chaleureuse, proche de ses paroissiens et spécialement de la jeunesse. (A Avry, ceux qui ont connu le curé Porchel affirme que les paroissiens de Matran avaient la préférence...)



Le jeune curé François Porchel avec des premiers-communiants de Matran

Jean Monney se souvient des bons moments vécus avec d'autres étudiants à la cure ou en excursion : des occasions d'apprécier les traits d'esprit du curé Porchel. Il cite une joyeuse montée à la Berra où estivait le troupeau du président de paroisse Joseph Page. Y participaient avec le curé de Matran et Jean Monney : Virgile Jaquet, futur architecte, Jean Humbert, appelé à devenir un brillant linguiste, Isidore Hauser, futur prêtre, Paul Dénervaud qui devint le Père Marcelin et qui mourut trop jeune.

Le curé Porchel fut en outre doyen du décanat de Sainte-Croix dès 1949, juge à l'Officialité du diocèse, professeur de religion à l'Ecole normale ménagère. Il a passé les dernières années de sa vie à la chapellenie de Lussy. Il est décédé le 24 mai 1979.

(Les sources ont été indiquées après « Chénens et ses prêtres réputés I »

Prestigieux artistes à l'église de Cottens

L'église de Cottens, consacrée le 11 avril 1958, est l'un des derniers édifices religieux construits dans notre canton. Un historique complet et fort bien rédigé, signé Jean-Marc Sudan, figure à son sujet sur internet : http://www.cottens-fr.ch/utilitaires/Eglise_50ans.pdf

Notre propos est de présenter - hélas trop succinctement ! - les œuvres d'art remarquables que



recèle cette église. Commençons par la plus ancienne, La Vierge au martinet, qui se trouve dans la chapelle de semaine. La sculpture a été acquise en 1944 auprès d'un particulier du Mouret. Il l'avait lui-même trouvée dans la ferme des Pralettes à Marly. C'est une statue très importante qui date des années 1500-1510. Elle est attribuée au Maître au Gros nez dont les sculptures présentent des nez proéminents. Le style est caractéristique de la sculpture du gothique tardif. Le type de la Vierge à l'Enfant tenant un oiseau - généralement un chardonneret plutôt

qu'un martinet - est devenu courant au XVe siècle. L'historien d'art Aloys Lauper a apporté un éclairage sur l'originalité de cette statue.

Un mot sur les quinze vitraux de cette chapelle de semaine. Ils sont signés Teddy Aeby (1928-1992) Un artiste attachant, bouillant, original dans ses peintures murales, dessins, illustrations, vitraux... La vie et l'œuvre intense de ce fils aîné du compositeur Georges Aeby est décrite dans un ouvrage intitulé *Teddy Aeby*, Editions La Sarine, 1993, texte de Pierre Savary.



Les vitraux de la chapelle de semaine de Cottens sont uniques en leur genre, en double teinte, avec le «coup de crayon» caractéristique de Teddy.

Dans la chapelle de semaine encore, le tabernacle, - comme celui de l'église - a pour auteurs les frères Emile et Louis Angéloz. De par sa formation, Emile conçoit les œuvres et son frère l'aide à les réaliser. Claude Chuard, dans un article de *Fribourg Illustré* de septembre 1994, qualifie Emile Angéloz de sculpteur fribourgeois par excellence ! On admire les autres œuvres des frères Angéloz à l'intérieur de l'église : le chemin de croix en mosaïque, remarquable par son originalité et son dépouillement, sans personnages mais avec des esquisses et de très courts textes rappelant les souffrances du Christ ; en mosaïque aussi un grand saint Christophe à gauche de la nef ; la modernité et surtout le dépouillement du Christ en croix au-dessus de l'autel ont déplu à plusieurs fidèles attachés à l'art saint-sulpicien, lit-on



Une partie du chemin de croix des frères Angéloz

dans l'article des Annales fribourgeoises de 2011, article réservé aux frères Angéloz et au château de Corbières où ils ont vécu dix ans. Ils en ont fait le foyer où se rencontraient les meilleurs artistes fribourgeois rénovateurs de l'art religieux. Louis Angéloz est décédé en 2002. Son frère Emile vit à Corminbœuf. En 2011, il est âgé de 87 ans.

Qu'est donc cet art saint-sulpicien qui a - ou qui a eu - ses inconditionnels dans nos paroisses ? Il est caractérisé par des œuvres reproduites à de multiples exemplaires. Et souvent en plâtre. Des œuvres fades, sans originalité, « sucrées »... Celles-ci ont soulevé de pertinentes critiques et provoqué la rénovation de l'art sacré. L'un des grands penseurs de cette révolution artistique fut le Père dominicain Marie-Alain Couturier (1897-1954). Il a affirmé qu'il faut s'adresser non aux « spécialistes » de l'art religieux, mais aux plus grands artistes du temps, les seuls qui soient capables de véritable création. Le Père Couturier a donné l'exemple avec la réalisation de la célèbre église du Plateau d'Assy (Haute-Savoie), dont la construction a été entreprise en 1937. Il a sollicité le concours de nombreux artistes contemporains tels que Bazaine, Georges Braque, Marc Chagall, Fernand Léger, Henri Matisse, Georges Rouault. Sans oublier Germaine Richier et son extraordinaire Christ bien plus provocant que celui des frères Angéloz à Cottens... Allez donc le voir : http://fabrice.blanc.cc/ballades/notre_dame/notre_dame.html

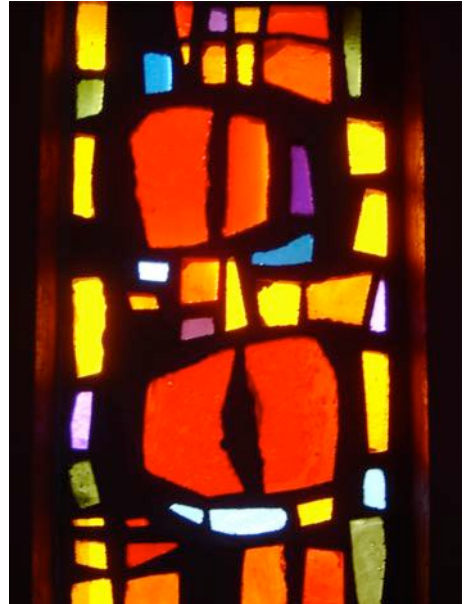
Une statue de la Vierge, Notre-Dame des familles se trouve dans le chœur. Cette œuvre de Jacques Hartmann, artiste français né à Paris en 1908 et décédé à Dieulefit en 1994, est attachante par sa grâce, sa douceur et sa simplicité .

Bernard Schorderet, l'un des artistes peintres et verriers parmi les plus doués de notre pays, est né en 1918 et il est décédé le 8 juillet 2011. L'église de Cottens compte dix-sept de ses

œuvres : seize vitraux, les deux grands situés à l'arrière de la nef, cinq petits au chœur, neuf dans le vitrage latéral donnant sur le patio avec une légende pour chacun tirée de l'Ancien Testament. Sur la façade nord de l'église, sur un fond ayant la forme d'une hostie, l'Agneau mystique de l'Apocalypse est également signé Schorderet. Vous trouvez sur internet plusieurs sites qui présentent Bernard Schorderet.

Les vitraux sont abstraits. Les formes et les couleurs s'associent en un tout harmonieux. Si la composition est belle, elle se suffit à elle-même, elle n'a pas besoin de raconter une histoire. Vassily Kandinsky, fondateur de l'art abstrait, a déclaré que composer un tableau, ce n'est plus représenter ce que l'on voit autour de soi, c'est organiser des formes, des nuances, pour provoquer une sensation.

Enfin, un autre grand artiste a doté Cottens d'une sculpture remarquable, Antoine Claraz (1909-1997). Il a sculpté le Saint Christophe en pierre qui vous accueille lorsque vous arrivez à l'église de Cottens. Ses œuvres - spécialement un mobilier liturgique moderne - enrichissent de nombreuses églises, Courtion, Châtonnaye, Fétigny, Cressier, Villarsiviriaux, etc.



La chapelle de Pellevoisin à Lentigny



L'histoire de cette petite chapelle située à l'entrée de Lentigny côté Onnens s'est - semble-t-il - un peu perdue. Aussi nous a-t-il paru opportun de la rappeler.

La chapelle de Pellevoisin a été construite en 1894, avec des briques fabriquées à Lentigny. La statue présentée à l'intérieur a été bénite en 1902. L'architecte est l'abbé Ambroise Villard, qui fut curé de Farvagny de 1869 à 1903. Il est l'auteur des plans de construction et de restauration de plusieurs églises et chapelles parmi lesquelles on peut citer Farvagny, Rossens, Pont-la-Ville, Le Crêt, Courtion, la chapelle d'Avry-sur-Matran... Mgr Louis Waeber, dans son important *ouvrage Eglises et chapelles du canton de Fribourg*, est très critique envers les styles néo-gothique ou néo-roman, à l'honneur au tournant des deux siècles, styles qui caractérisent les réalisations d'Ambroise Villard : des pastiches qui veulent ressusciter des styles nés dans des siècles depuis longtemps révolus ; les artistes doivent s'inspirer de leur époque et exprimer l'idéal propre à leur temps. Certains historiens de l'art sont aujourd'hui plus nuancés.

Pourquoi ce nom de Pellevoisin ?

Pellevoisin est un lieu de pèlerinage situé dans le centre de la France, dans le département de l'Indre dont le chef-lieu est Châteauroux. Ce village compte 870 habitants. Quelque 600 km le séparent de Lentigny.

Cette localité française s'est fait connaître dans le dernier quart du XIX^e siècle, grâce à Estelle Faguette (1843-1929). Celle-ci, à l'âge de 32 ans, aurait été guérie miraculeusement à la suite d'une lettre qu'elle avait écrite à la Sainte Vierge... Et Marie aurait montré cette lettre à Jésus... La Vierge serait alors apparue quinze fois à Estelle - de février à décembre 1876 - entourée de roses, parfois précédée du diable. La statue bénite à la chapelle de Lentigny le 5 octobre 1902 évoque la Vierge telle que l'aurait vue Estelle Faguette. Chacun interprétera ces visions selon ses propres convictions et en restant sur son quant-à-soi. Les apparitions n'ont jamais bénéficié d'une reconnaissance de l'Eglise.



Notre-Dame de Pellevoisin est appelée aussi Notre-Dame de Miséricorde. En 1983, plus de cent ans après les événements et à la suite d'une enquête sérieuse, l'archevêque de Bourges a reconnu le caractère miraculeux de la guérison d'Estelle.

Le succès de Pellevoisin, lieu de prière et de pèlerinages

Des religieuses dominicaines ont souhaité, par leur présence, honorer le village d'Estelle Faguette. Elles ont fondé un monastère à Pellevoisin en 1893. Les dominicaines y ont résidé durant 105 ans. Les Sœurs contemplatives de Saint Jean leur ont succédé en 1998.

Un nouvel élan a ainsi marqué la fin du XX^e siècle. En 1992, l'animation a été confiée à un centre de pèlerinages. Depuis le 1er juillet 1998, les Frères de Saint Jean, appelés Petits-Gris



Le Centre d'accueil inauguré en 2009

en raison de la couleur de leur robe, ont pris sérieusement en main la conduite spirituelle du sanctuaire de Pellevoisin. Deux mots de cette communauté : le fondateur des Petits-Gris est le Père dominicain Marie-Dominique Philippe (1912-2006), qui fut professeur à l'Université de Fribourg. Avec cinq étudiants français de Fribourg, il a fondé en 1975 sa propre communauté, celle des Frères de Saint Jean qui a connu d'emblée un grand succès auprès des traditionalistes. Les Petits Gris n'ont pas échappé à des dérives dont la

presse a fait état : culte de la personnalité du fondateur, tendances sectaires (discipline de fer), idéologie très traditionnelle... Mais les visiteurs qui se rendent à Pellevoisin ne peuvent qu'être frappés par la gravité des lieux, la piété des Frères et des religieuses de Saint Jean, leur recueillement et leur attachement à la tradition catholique. J'ai pu m'en rendre compte lors d'une visite effectuée avec un collègue en 2008.

A Pellevoisin, les pèlerins sont accueillis tous les jours, seuls ou en groupes. Messe et offices monastiques leur sont proposés tout au long de l'année. Le monastère des Sœurs contemplatives de Saint Jean assure l'accueil à Pellevoisin. L'hôtellerie inaugurée en 2009 reçoit les personnes désireuses de vivre quelques jours de retraite silencieuse.



Le lieu des apparitions avec une multitude d'ex-voto

Revenons à Lentigny !

Les archives paroissiales de Lentigny ne contiennent pas les procès-verbaux des séances du Conseil paroissial et des assemblées tenues au temps de l'édification de la chapelle. Un texte affiché dans l'édifice nous donne néanmoins quelques renseignements : la bénédiction de la

statue a eu lieu le 5 octobre 1902, en la fête du Rosaire. Elle fut donnée par l'abbé Félicien-Nicolas Pythoud, d'Albeuve, curé de Lentigny. Il était assisté de l'abbé Vachia, chanoine de Nazareth et de Tibériade, missionnaire à Mâcon, promoteur de la cérémonie. C'est lui qui, à l'issue d'un triduum (exercices religieux échelonnés sur trois jours) a consacré la paroisse de Lentigny à Notre Dame de Pellevoisin.

Ajoutons in fine que l'écrivain Georges Bernanos (1888-1948), auteur des célèbres romans *Sous le soleil de Satan* et *Journal d'un curé de campagne*, est issu par sa mère d'une famille de Pellevoisin. Il est enterré dans le cimetière du village.



Le Collège de Matran et les Rédemptoristes

Les Rédemptoristes de Matran sont connus et estimés dans notre région depuis des décennies. Mais leur nombre a sensiblement diminué depuis la fermeture du collège en 1982. Actuellement, la Maison dirigée par le Père Walter Oberholzer compte quatre Pères et six Frères. Jusqu'à quand ? On n'en sait rien, la vaste propriété - au moment où ces lignes sont écrites - est en vente... Présentons brièvement cet Ordre religieux en glanant quelques phrases sur son site internet :



Les fils de la dernière propriétaire du château, Mme Jeanne de Werra, née de Gottrau, photographiés en 1949. Photo aimablement prêtée par Mme Marie-Judith de Riedmatten-de Werra

En quelques lignes...

La Communauté des Rédemptoristes a été fondée par saint Alphonse de Liguori en 1732, à Scala, Royaume de Naples. Le fondateur est né d'une famille noble et très fortunée. Encore très jeune et à l'aube d'une carrière prometteuse comme avocat, il fait une rencontre troublante, celle du Christ qui lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu as. Donne-le aux pauvres... Et puis viens, suis-moi. » Jeune prêtre, il découvre l'abandon spirituel et la pauvreté matérielle du peuple des campagnes. Il a le cœur bouleversé devant une telle misère. En novembre 1732, il fonde une congrégation de missionnaires qui devront être des semeurs d'espérance, des communicateurs de la Bonne Nouvelle, des serviteurs au service des sans-espérance.

L'arrivée des Rédemptoristes

L'Institut Saint-Joseph de Matran - souvent dénommé le collège de Matran - était un

juvénat, c'est-à-dire un petit-séminaire destiné aux jeunes gens attirés par une vocation religieuse. L'architecte fut Virgile Jaquet, domicilié dans la localité. La construction eut lieu en 1954 et 1955, sur une partie du domaine acheté par les Rédemptoristes à la dernière propriétaire, Madame Paul de Werra - de Gottrau, épouse d'un banquier de Sion. Elle était l'héritière de Charles et Mathilde Amet, décédés respectivement en 1947 et en 1949. (La belle-mère de Charles Amet était une de Gottrau.) Madame de Werra a souhaité trouver un acquéreur. Ce sont les curés de Villars-sur-Glâne et de Matran, les abbés Louis Koerber et François Porchel, qui ont rendu le provincial des Rédemptoristes suisses, le Père Pierre Comtesse, attentif à cette vente. On connaît la suite. La propriété était formée de terrains agricoles, de la ferme et du château du XVII^e siècle. Les locaux où le Père Hugo Heule exerce son talent de sculpteur étaient des dépendances de la ferme. Celle-ci fut détruite par un incendie au début des années 70.

L'institut nouvellement bâti a accueilli la première volée importante en 1955. Ils étaient 47. Le collège a compté jusqu'à 83 étudiants. Après six années passées à Matran, les pensionnaires terminaient leurs études à Saint-Michel. Le château a même abrité des novices dans les années 1950.



A gauche, le château ; à droite, la chapelle ; à l'arrière-plan, le collège

Les Pères rédemptoristes ont rendu de signalés services dans la paroisse de Matran. Tout spécialement à Avry où les messes dominicales - après le départ du dernier chapelain en 1927 - furent assurées par les Pères venus du collège rédemptoriste de Bertigny, institut ouvert de 1910 à 1970 à l'entrée de Fribourg. Les plus âgés se souviennent surtout du Père Robert Scherrer, fidèle à Avry durant des décennies. Dès l'ouverture du collège de Matran, les Rédemptoristes ont continué à desservir régulièrement la chapelle d'Avry. En dernier lieu, ce fut la riche personnalité du Père Bernard Rey-Mermet qui a été appréciée dans l'Unité pastorale Notre-Dame de la Brillaz.

La chapelle du collège

La chapelle dont les architectes furent Virgile Jaquet et, surtout, Edouard Joye date de 1969. En y pénétrant, les regards convergent vers le centre formé d'un autel sobre en blocs de Molière et du tabernacle, une œuvre du Père Joseph Isele, scellée dans un bloc de la même

Pierre. La taille de la pierre et le travail des métaux ont été confiés aux frères Emile et Louis Angéloz, sculpteurs.

Une superbe verrière flamboyante, de Yoki, représentant le buisson ardent, illumine le chœur (cf. la première page). Les figurations symboliques des quatre évangélistes l'entourent : Matthieu symbolisé par l'homme, Marc par le lion, Luc par le taureau et Jean par l'aigle. D'autres vitraux évoquent soit des titres donnés à Marie dans la litanie de la Sainte Vierge, soit des allégories. Une grande tenture inspirée par le thème «Dépasser les frontières» orne un mur de la chapelle. Elle date de 1996. Chacune des pièces de la tenture a été confectionnée par une personne en provenance d'un lieu et d'une culture différente. Il s'agit d'une réalisation collective, supervisée par Mirjam Huber.

L'acoustique de la chapelle est excellente. C'est l'une des raisons qui a incité la TSR à y enregistrer des messes dominicales. L'ancien orgue de Tavel qu'avait reconstruit à Matran le facteur d'orgues de Fribourg Jean Benett nécessitait un relevage complet qui fut jugé trop onéreux. Raoul Morel, de Romont, l'a remplacé dans les années 80 par un instrument numérique Ahlborn. Frère Gérard Praplan en fut l'organiste. Frère Gérard a été largement et avantageusement connu dans la paroisse de Matran, où il est arrivé le 23 octobre 1955.

Changements de destination

L'Institut Saint-Joseph a été contraint de fermer ses portes en 1982, comme d'autres établissements semblables où le nombre d'étudiants diminuait dans le dernier quart du XIX^e siècle. Le collège est devenu la Maison Saint-Joseph. Dès 1982, y furent accueillis des groupes de retraitants et de méditation. Puis, la maison s'est ouverte à diverses animations destinées par exemple à des familles, à des conseils de communauté, à des groupes de religieuses, à des musiciens, aux agents pastoraux du canton de Fribourg, etc. Ces hôtes ont pu bénéficier de diverses salles, d'un réfectoire et de chambres totalisant 44 lits. Changement complet en 2009. Le Home bourgeois des Bonnesfontaines de Fribourg étant en transformation, la Maison Saint-Joseph hébergera ses résidents durant deux ans. Des pensionnaires du Foyer de Bouleyres, à Bulle, leur ont succédé.

Un souhait

Si un institution du pays pouvait acquérir le complexe Saint-Joseph, ce serait une préservation de notre patrimoine. Quels regrets si l'accueillante chapelle allait être désaffectée !

A Ponthaux et à Nierlet-les-Bois

Le plaisant village de Ponthaux se situe à l'écart des grands axes, et son église n'est pas à proximité de la route principale. Une visite vaut le détour. Sa silhouette aux lignes sobres a échappé à l'architecture néogothique dont la mode naissait au temps de sa construction. L'église fut la seule consacrée par l'évêque Mgr Christophore Cosandey, dont l'épiscopat n'a duré que de 1879 à 1882. Elle a remplacé l'ancien lieu de culte, démoli à l'époque où la paroisse de Ponthaux se séparait de celle de Prez, en 1879, après de nombreuses démarches, tergiversations, pétitions...

La simplicité architecturale de l'édifice se retrouve à l'intérieur. Un matériau noble, le bois, a été conseillé par Yoki lors de la modernisation du chœur dans les années 90. Le mobilier liturgique a été réalisé par l'ébénisterie d'art Henri Dessiex, à Fribourg. Les trois imposantes statues tyroliennes, en bois elles aussi - le Sacré-Cœur, la Vierge Marie et saint Michel - ont été acquises dans les années 1950. Sur le bouclier de la statue de saint Michel, on lit : Quis ut Deus. C'est une traduction du nom de Michel, qui est comme Dieu, exclamation de l'archange lors de la révolte des anges. Michel perce de sa lance le démon vaincu, représenté sous la forme d'un dragon. Signalons aussi que l'orgue Ayer-Morel est neuf.



Le tableau de St-Maurice, patron de la paroisse, a été restauré par Joseph Jacquaz, agriculteur et peintre amateur, qui habitait à côté de la cure.

Que dire des vitraux ? Leur auteur est Henri Broillet (1891-1960), originaire de Ponthaux, Belfaux et Fribourg. Violoniste talentueux, il a préféré consacrer sa vie à la peinture, au vitrail, au dessin de drapeaux et de pièces d'orfèvrerie... Il s'est perfectionné dans son art, tant dans sa pratique que dans son histoire, à Munich, à Florence, à Paris. Il fut aussi conservateur du Musée d'art et d'histoire de Fribourg. Si l'on compare les verrières de Ponthaux avec celles que Broillet a réalisées - par exemple - à Saint-Aubin, Nuvilly, Montagny ou Payerne, on est étonné de la grande simplicité que l'artiste leur a donnée dans son village d'origine.



Dans les années 90, Yoki a demandé à Patricia Brunschwig, une jeune artiste talentueuse, de créer un bas-relief destiné à l'église de Ponthaux. L'artiste, née à Fribourg en 1966, s'est perfectionnée dans de grandes Ecoles artistiques de Paris et de Genève. Après avoir vécu en France, elle est établie actuellement à Saint-Livres (Vd)

et elle enseigne dans un collège de Genolier. Ses œuvres ont été appréciées dans diverses galeries. Le bas-relief de Ponthaux, appliqué contre la tribune, est une évocation réussie de la musique.



La chapelle de Nierlet



La chapelle de Nierlet-les-Bois a été bâtie en 1599. Elle est dédiée à saint Gorgon, martyrisé avec saint Dorothee en 370. Favoris de l'empereur Dioclétien, tous deux refusèrent de renier le Christ. Leur martyre fut particulièrement effroyable. Leur peau, arrachée par des ongles de fer, fut ensuite avivée avec du sel et du vinaigre. Enfin, ils furent lentement pendus pour être étranglés jusqu'à la mort. Gorgon est spécialement invoqué lors de paralysie, de rhumatismes, de maladies nerveuses.

Mais, comme saint Evroult - un moine décédé en 596 - il peut être invoqué lors de n'importe quelle maladie. Evroult et Gorgon - appelé aussi Gourgon - peuvent tout guérir !

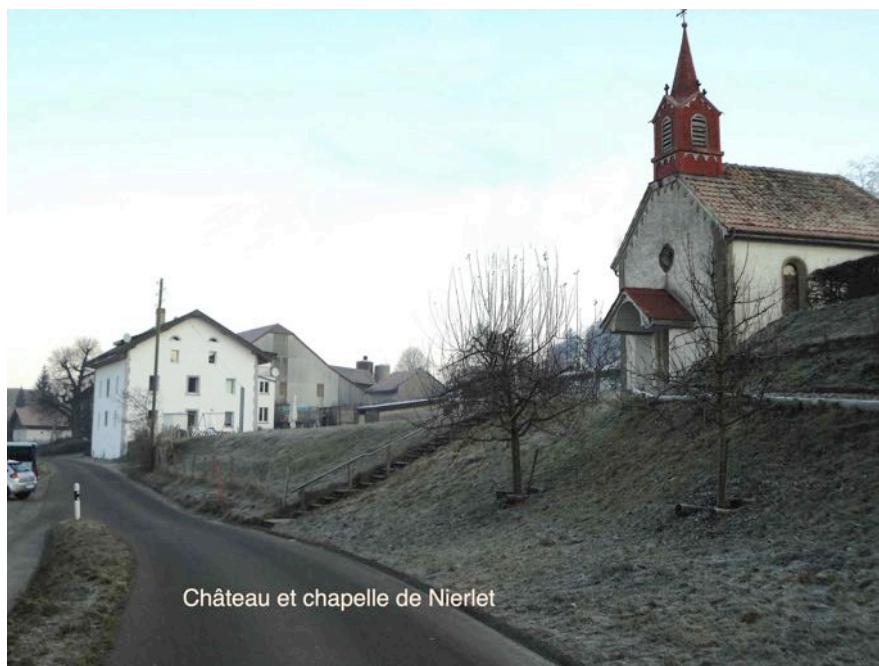
A part la statue de saint Gorgon, on peut se recueillir à Nierlet devant l'Enfant-Jésus de Prague. La statue originale a une légende. Un moine l'aurait sculptée en cire sur l'ordre de Jésus. Elle a appartenu à Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), qui l'a transmise à une amie. La fille de celle-ci l'a offerte au couvent des Carmélites de Prague en 1628. Cette statue, à l'origine d'un culte largement répandu, a été l'objet d'une grande vénération par les deux saintes Thérèse, d'Avila et de l'Enfant-Jésus (1873-1897). Celle-ci, connue aussi sous le nom de Thérèse de Lisieux, a sa statue dans la chapelle de Nierlet depuis 1938.



La chapelle a desservi la grande maison patricienne voisine élevée au XVII^e siècle, appelée château, résidence d'été de la famille Gottrau. En 1853, la propriété fut cédée à la famille Buchs, de la branche dite « des notaires de Fribourg ». Le château fut gravement endommagé par un incendie en 1870. A l'initiative du propriétaire Nicolas Buchs, conjointement aux réparations nécessitées par le sinistre, fut entreprise la rénovation de la chapelle qui était délabrée. Restaurée, elle fut donnée par Nicolas Buchs à la commune de Nierlet. Dès le 1er janvier 1981, date de la fusion avec Ponthaux, la chapelle est devenue propriété de la nouvelle commune, attachée à la sauvegarde de ce patrimoine.

Denis Clerc, dans ses mémoires *Les Lacets rouges*, Editions La Sarine, 2007, nous apprend que Nicolas Buchs était son arrière-grand-père, Extrait : *Des hectares, il en a par dizaines, au point de faire rebâtir une chapelle à ses frais. Autre signe d'aisance et de modernité, il se fait photographe par Ernest Lorson avec sa jeune épouse, Joséphine Péclat, de Middelburg, vers 1860. Avec autant d'aisance et de piété, il va bien sûr finir député en 1874, mais mourir en 1877, à 43 ans. Le temps d'avoir dix enfants qui leur donneront quarante-trois petits-enfants. C'est leur fille Olympe, une femme autoritaire, jupitérienne en quelque sorte, qui deviendra l'épouse de mon grand-père Joseph Ducrest, un homme calme, docile et réfléchi, longtemps*

député, jusqu'à sa mort en 1941. Son fils lui succédera plus tard pendant dix ans dans ce rôle. Toujours du bon côté, celui du pouvoir en place.



Références : à part les indications figurant dans le texte, interviews de quatre personnes

- Claude Didierlaurent, président de paroisse ;
- Pascal Dorthe, caissier de paroisse ;
- Patricia Brunschwig, artiste ;
- Aloys Lauper, Service des biens culturels ;
- Mgr Louis Waeber, *Eglises et chapelles du canton de Fribourg*, Ed. St-Paul. 1957 ;
- divers sites internet en rapport avec les sujets évoqués dans l'article.

L'église de Neyruz et son mobilier liturgique



Que dire d'original sur l'église de Neyruz qui n'ait pas fait l'objet d'une publication ? Divers ouvrages sérieux et fouillés présentent en effet l'histoire de ce sanctuaire. Au nombre de ces principales études, signalons *Un village de chez nous*, Neyruz, par le chanoine Henri Chuard, Imprimerie Saint-Augustin, 1942 ; *Neyruz*, 1138-1988, monographie d'histoire, par Gilbert Nicolet et Michel Riedo, publié en 1989 à l'occasion du 850e anniversaire de Neyruz ; *Paroisse de l'Immaculée Conception*, Neyruz, 1848-1998, par Cédric Krattinger. Ces brochures font également référence aux recherches de

Joseph Page, ancien instituteur, auteur de Neyruz, dès l'origine jusqu'en 1850.

Rappelons simplement que l'église de Neyruz fut ouverte au culte en 1848. Quatre ans auparavant, Neyruz devenait une paroisse autonome séparée de celle de Matran. L'architecte se nomme Charles Chollet. On lui doit aussi la « villa » Diesbach, le bâtiment le plus ancien du complexe de l'Ecole normale devenue HEP, « villa » dont la construction s'échelonna entre 1847 et 1854.

La modernisation du mobilier liturgique de l'église de Neyruz étant ultérieure aux diverses publications, parlons-en. D'autant plus que c'est une histoire abracadabrante, pleine de turbulences...

Histoire mouvementée d'une modernisation

Que de lignes écrites sur ce mobilier ! Des articles dans *La liberté* en 1997, 98 et 99, des échanges de lettres parfois comminatoires, des visions locales, des expertises préfectorales, des avis contraires, des décisions des autorités, des recours, des prises de position du Tribunal administratif...

Résumons cette longue histoire. Elle a commencé le 8 mars 1995 lorsque l'assemblée paroissiale a accepté le projet de moderniser l'intérieur de l'église en



supprimant les autels, la chaire, les fonts baptismaux, le confessionnal, les stalles... Jugement du Conseil paroissial : Nous ne changeons rien à la structure et à l'affectation du bâtiment avec notre projet. Par contre, nous ne voulons pas faire de notre église un musée. La liturgie évolue. Aux lieux de culte à s'adapter. Le Service cantonal des biens culturels - dont l'opposition est catégorique - rappelle : la conservation du patrimoine comprend toutes les mesures en vue de maintenir la substance historique d'un bien culturel, de freiner son altération ou sa dégradation. Ce Service refuse les suppressions qui dénatureraient un patrimoine religieux datant du milieu du XIX^e siècle. La paroisse de Neyruz obtempère quant à la conservation des autels, mais maintient ses autres projets. La paroisse peut se référer à des modernisations intérieures de lieux de culte, notamment à Courtion, dans les années 60 déjà, où tout l'ancien mobilier liturgique fut condamné. On peut admirer aujourd'hui dans cette église - que d'aucuns estiment trop dépouillée - des statues anciennes de valeur, un vitrail lumineux de Yoki, un mobilier liturgique remarquable signé Antoine Claraz.

La chaire de Neyruz en faux marbre est au cœur des démêlés. Elle aurait dû absolument être maintenue, selon les Biens culturels. Descellée, en mauvais état, gênant le passage dans l'allée latérale, sa condamnation semblait justifiée. Le 10 décembre 1999, un article de *La*

Liberté est intitulé en gros caractères : *Un inconnu massacre la chaire à coups de masse*. Le journaliste ajoute dans son titre : *les Biens culturels n'ont plus que les yeux pour pleurer*.

Le 10 février 2000, le Tribunal administratif apporta en quelque sorte un point final à cette longue histoire en rejetant le recours déposé par la Direction de l'Instruction publique et des affaires culturelles, dont dépend le Service des biens culturels. Les tenants et les aboutissants de cette décision sont présentés sur internet :

http://www.fr.ch/tc/files/pdf3/ac_2a_98_15.pdf

Opinions sur la modernisation du mobilier liturgique



L'ambon de l'église de Courtion

Dans le Jura, Jeanne Bueche est une architecte qui a réalisé six églises ou chapelles et en a rénové plus d'une trentaine. Artiste et active dans la conservation du patrimoine, elle estime néanmoins qu'il est nécessaire d'enlever des éléments de décor obsolètes, tels que le mobilier surnuméraire ou la statuaire mièvre. Les éléments culturels et le mobilier doivent être repensés dans l'esprit de la liturgie postconciliaire et de l'esthétique nouvelle de l'époque

Jean-Christophe Ammann, critique d'art qui fut directeur du Kunstmuseum de Lucerne, directeur du Musée d'art moderne de Francfort, professeur à l'Université de Francfort, commente dans *La liberté* du 2/3 juin 1962 la **rénovation de l'église de Courtion**. Il écrit : Quant au problème que pose l'enlèvement de la chaire, il trouve une solution doublement heureuse. Tout d'abord, meilleure position : revenant à la place que lui donnait le haut moyen âge, entre chœur et nef - et non plus attaché à une colonne

latérale - l'ambon fait face à l'auditoire, il est visible pour tous. D'autre part, la chaire elle-même, pour autant que l'ambon puisse encore s'appeler ainsi, trouve en Antoine Claraz un interprète souverain. (Cf. notre photo)

Le nouveau mobilier de Neyruz

L'auteur du nouveau mobilier liturgique de l'église de Neyruz a été choisi, après les travaux d'une Commission ad hoc, en la personne de Jacques Cesa, domicilié en Gruyère. Peintre, verrier, graveur, formé à l'École cantonale des beaux-arts de Lausanne, Cesa est un artiste hors du commun, bouillant, imaginatif, original dont les œuvres sont - dans le plein sens du terme - extraordinaires. A Neyruz, Cesa a montré qu'il est aussi capable d'une simplicité pleine de sagesse. L'ensemble du mobilier est harmonieux et on admire la qualité des sculptures des quatre évangélistes.

Aux lecteurs de conclure. L'Église évolue. On est face à un dilemme : est-il impératif de garder intacts les intérieurs des édifices religieux de jadis, quelle que soit leur qualité artistique, ou faut-il les adapter à la liturgie de notre époque, avec le concours d'artistes compétents et expérimentés ?



Chœur de l'église de Neyruz et détail d'une sculpture de Jacques Cesa